

COMPTE RENDU

Thierry de MONTBRIAL, *Journal de Russie, 1977-2011*, Paris, Editions du Rocher, 2012, 505 p.

Les Russes, «peuple moqueur et mélancolique», «des hommes entièrement dépourvus d'imagination, et cela dans le pays le plus plat, le plus triste, le plus monotone, et le plus nu de la terre», écrivait le Marquis Astolphe de Custine dans «La Russie en 1839». Custine a profondément marqué l'imaginaire collectif français: ses descriptions impitoyables refont encore surface dès qu'on évoque la Russie. Pour celui qui souhaite dépasser cet héritage, rien n'est plus utile que les carnets d'un voyageur contemporain, attentif et «sans œillères». L'auteur du «Journal de Russie. 1977-2011» est un humaniste, fondateur de l'Institut français des relations internationales – premier «think tank» géopolitique français –, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques française ainsi que membre étranger de l'Académie des Sciences russe.

Les trois principes qui guident l'auteur dans son regard de l'ex-URSS et de la Russie – «respect, tolérance et tendresse» - lui permettent de discuter avec des personnalités de tous les bords politiques, de Soljenitsyne à Poutine. Ni juge, ni mentor, il condamne, d'ailleurs, sévèrement les «donneurs de leçons» extérieurs qui oublient que les «conseillers ne sont pas les payeurs». L'ouverture d'esprit permet d'éviter les raccourcis et les clichés, si faciles et tentants dans le cas russe. Il sort de ce livre une image très complexe d'une Russie qui combine le meilleur et le pire. Cette complexité imprègne l'attitude personnelle de l'auteur, tantôt répugné par «une épaisse couche de misère, de vulgarité et de laideur» répandue par les sept décennies de communisme, tantôt fasciné par les «images scintillantes d'une Russie éternelle». Ces extrêmes sont bel et bien les deux faces de la même pièce, toutes aussi utiles pour toucher du doigt la réalité du pays.

Avec une trentaine de voyages jusqu'aux coins les plus reculés et peu connus des Russes eux-mêmes (comme la mythique base navale de Cronstadt), des centaines de rencontres et entretiens approfondis avec des décideurs et des experts, la Russie est loin d'être une abstraction pour ce voyageur averti. Les impressions très personnelles et les conversations saisies sur le vif pendant plus de trois décennies en URSS, puis en Russie, se mêlent dans ce livre à des réflexions de politologue et d'économiste. Le détail illustre le substantiel. Ainsi, le constat des pénuries, des méthodes de rationnement et de la distribution des privilèges subordonnée au rang social en URSS conduit à des observations plus générales sur l'économie soviétique, basée sur «une vision statique du monde» et une croissance extensive qui «ne fonctionne pas dans un monde réel, biologique, schumpétérien».

Pour un historien, un politologue ou simplement un curieux de ce pays, le journal est intéressant à plusieurs titres. Avec le recul, l'ensemble de voyages permet de mieux saisir le fil des transformations telluriques qu'a connues la Russie, et de rétablir les passerelles entre l'époque soviétique, la décennie des années 1990 dite de transition et la Russie d'aujourd'hui. Certaines constantes sont en effet frappantes. Ainsi, plusieurs caractéristiques de l'URSS en 1978 restent toujours pertinentes, que ce soit l'importance de l'énergie pour l'économie nationale (qui représentait autrefois 75% du budget de l'URSS), l'intérêt des Occidentaux pour les investissements énergétiques ou encore la nécessité pour le régime de remporter des succès extérieurs pour consolider la politique interne. Un autre exemple, en 1992, un ministre de l'Énergie et des Carburants expliquait à l'auteur comment la Russie pouvait tenir la dragée haute aux autres républiques, par exemple en leur coupant le pétrole ou le gaz ou au contraire en inondant leurs cuves. On se souvient que quatorze ans plus tard, la Russie n'a pas manqué de recourir à cette arme en provoquant une crise gazière avec l'Ukraine, l'une des plus importantes dans le genre. Dernier exemple, en 1998, des discussions animées portaient sur les moyens d'éliminer la double corruption, « celle du haut – les hommes d'affaires – et celle du bas – les millions de fonctionnaires qui rançonnent les usagers malgré eux de leurs coups de tampons », de mettre fin au détournement de la rente pétrolière et à la fuite des capitaux. Or, ces sujets restent toujours d'actualité. Aux problèmes hérités de cette époque ce sont ajoutés des aléas politiques : ainsi, introduire sa société en bourse n'est, par exemple, pas seulement une décision de stratégie économique, mais un moyen de se protéger contre les volte-face du Kremlin. Ces rappels nuancent fortement le discours pré-électoral de Vladimir Poutine en 2012, construit sur la mise en valeur de sa politique, qui aurait permis de sortir le pays du chaos des années 1990.

Trente ans d'observations en continu de la Russie permettent aussi de prendre conscience du chemin incroyable qui a été parcouru, y compris dans les mentalités. Les anciens ténors du marxisme économique se sont mis à défendre l'économie de marché comme une vérité universelle ; ceux qui ne comprenaient pas l'utilité de la concurrence (« un gâchis humain ») sont devenus ses chantres et les athées d'hier embrassent avec fougue les icônes, – observe, non sans ironie, l'auteur. Les mêmes personnes ont changé de couleur, en faisant preuve d'une capacité d'adaptation remarquable. « Le cristal a changé, mais pas les atomes », une formule qui souligne l'un des problèmes de fond en Russie, celui d'un faible renouvellement des élites. C'est probablement l'une des raisons pour lesquelles en Russie, on a parfois l'impression que « tout a changé ; cependant... rien n'a changé », en dépit de grands progrès accomplis et d'immenses difficultés surmontées.

À travers les entretiens de l'auteur avec des représentants éminents du monde politique, économique ou culturel, mais aussi des gens ordinaires, on découvre l'état de la pensée qui prédominait dans le pays à un moment historique précis. On apprend aussi l'existence de voix dissonantes là où l'on pensait que l'idéologie ne formait que des monolithes. Ainsi, Evguéni

Primakov, à l'époque où il était directeur de l'Institut des études orientales à l'Académie des sciences russe, avait mis en garde les autorités soviétiques contre une intervention en Afghanistan. On apprend aussi que certains événements avaient été pressentis, comme la chute du régime soviétique. En 1978, l'auteur rapporte ses conversations sur la fragilité du colosse aux pieds d'argile : « tout le monde abhorre ce régime. Et sa logique exige que les boulons restent très serrés... Combien de temps cela peut-il durer? ». En 1986, l'auteur se posait la question si Mikhaïl Gorbatchev allait réussir à réformer le pays ou s'il avait ouvert la boîte de Pandore. Il était convaincu que si la désagrégation devait avoir lieu, elle viendrait du centre et non de la périphérie. C'est ainsi que cela s'est passé cinq ans plus tard. D'autres scénarios catastrophes, tenus pourtant pour plausibles, ont été évités, comme, par exemple, la désintégration de la Fédération de Russie elle-même après la disparition de l'URSS. Ce pronostic a pu être partagé par l'auteur en mai 1992. Cependant, malgré les troubles que ce scénario aurait provoqués, il restait optimiste sur le long terme, en estimant que « quoi qu'il arrive, le tissu se reformera ».

La galerie de portraits de personnalités russes, rencontrées par l'auteur au fil de ses voyages, est une particularité et une richesse de ce livre. Tracés aux traits fins, ils vont souvent ouvertement à l'encontre des clichés occidentaux. Ainsi, Mikhaïl Gorbatchev qui bénéficie d'une excellente image au-delà de la Russie, est décrit comme un homme faible, au discours peu articulé et banal, « peu doué quant au choix des hommes et à l'organisation », incapable de répondre à des questions sans que sa femme lui souffle des réponses. Alexandre Soljenitsyne, « droit comme un if, les yeux dressés et le verbe bouillonnant », plaidait en 2000 pour un gouvernement universel composé des hommes les plus intelligents. Un autre portrait loin des lieux communs est celui du président actuel Vladimir Poutine que l'auteur a rencontré à plusieurs reprises. On découvre un homme qui « présente une bonne tête » et a des réactions « franchement sympathiques » (2000), « dégage une impression de sincérité » (2004) et impressionne par une maîtrise parfaite de ses dossiers (2006). Cependant, dès 2002-2003, l'auteur rapporte des premières interrogations sur l'évolution autoritaire du régime Poutine dont il analyse les rouages. « La Russie a toujours été dirigée par un oligopole où se nouent les trois pouvoirs, politique, économique et bureaucratique, sur un mode clanique. Le système permet *de facto* aux fonctionnaires de percevoir des rémunérations des protecteurs privés. On trouve la même chose en Asie, tout cela est bien éloigné des conceptions occidentales de la démocratie », – décrit l'auteur en 2003. En 2004, il fait part de ses craintes de dérapage autoritaire, car le système dans son ensemble pousse à l'anticipation des désirs du leader en l'absence de tout débat public. Selon lui, ce qui importe à court terme est l'équilibre des forces au sein de l'oligopole qui dirige le pays, tandis qu'à long terme c'est l'évolution des institutions qui comptera.

Dans l'« Introduction à l'histoire des relations internationales », Pierre Renouvin et Jean-Baptiste Duroselle écrivaient que l'étude des relations internationales devait tenir compte des « rapports établis entre les peuples et entre

les individus qui composent ces peuples – échange de produits et services, communications d'idées, jeu des influences réciproques entre les formes de civilisation, manifestations de sympathies ou d'antipathies». De ce point de vue, ce livre, écrit par un passionné de la Russie, permet de progresser dans la compréhension des «forces profondes» et des «hommes d'État» qui font la Russie.

TATIANA KASTOUÉVA-JEAN,
chercheur à l'Institut français
des relations internationales (Ifri)